Document generated on 07/05/2025 8:03 p.m.

Liberté

# Une nouvelle université

Gilbert Langlois

Volume 13, Number 3 (75), 1971

URI: https://id.erudit.org/iderudit/30737ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Langlois, G. (1971). Review of [Une nouvelle université]. *Liberté*, *13*(3), 113–119.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1971

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# *Document*

## UNE NOUVELLE UNIVERSITÉ

> « *L'Université du Québec propose à ses étudiants, à son corps professoral et à ses administrateurs de bâtir une université nouvelle, souple, interdisciplinaire et surtout créatrice* ».
>
> (*La Nouvelle Université du Québec*, brochure publiée par le service d'information de l'Université du Québec).

Bâtir une université nouvelle était sans doute, au départ, une noble entreprise et dont il fallait applaudir les non moins nobles objectifs. L'Université du Québec est en marche depuis maintenant deux ans. C'est peu. Mais c'est suffisant cependant, pour tenter une analyse de son orientation dans une de ses parties.

Ce texte ne se veut aucunement un pamphlet, ni même une critique, mais plutôt, un commentaire honnête sur une institution qui se veut moderne, c'est-à-dire, répondant aux besoins de la société future. La télévision, le cinéma, la radio, le spectacle global font que nous nous trouvons déjà au coeur de la civilisation dite de l'image, et apparemment, si la situation doit se modifier, ce n'est qu'en accentuant davantage son développement vers la communication sous ses formes les plus variées.

L'Université du Québec s'est mise au pas : complémentarité des disciplines, possibilités (pour les étudiants) d'expérimentations audio-visuelles, activités extra-muros, etc . . . Mais

devant ces nombreuses réformes de la vie universitaire, certains faits laissent songeurs. Car si l'on sait multiplier les précédents, il faut également savoir prévoir leur impact.

A Montréal, la Famille Lettre de l'Université du Québec se divise en quatre (4) modules : Information Culturelle, Recherche, Animation et Education Culturelle. Chacun de ces modules se divise lui-même en différents média : cinéma, radio-télévision, écriture, théâtre, médium mixte... C'est donc dire qu'un étudiant n'est plus en Lettres, mais plutôt, il est catégorisé par le nom de l'un de ces quatre modules, avec spécialité dans l'un ou l'autre des média : ainsi, l'on peut être en Recherche Culturelle (médium cinéma), en Animation Culturelle (médium écriture) ou en Education Culturelle (médium télévision), etc. C'est dire que les options sont pour le moins diversifiées.

## L'IDÉOLOGIE UTOPIQUE

L'Université du Québec se définit comme une université populaire et elle agit en accord avec cette définition. Mais son évolution ne peut être exemptée de l'influence de la diversité des idéologies qui caractérisent une masse. Le bloc universitaire se trouve ainsi difficilement cernable, tout partagé qu'il est dans les diverses classes étudiantes. A côté du monolithisme des universités traditionnelles, l'Université du Québec fait chambre à part. Et justement parce qu'elle ne veut pas être taxée de traditionalisme, elle s'obstine à continuer de ne pas se définir.

Si cette situation est considérée comme moderne — et commode —, elle n'en cause pas moins certains handicaps sérieux ; la dissémination des énergies en est un. Car, manquant de cette ligne directrice qui pourrait canaliser les efforts individuels en une entreprise collective agissante, chacun des individus travaille un peu pour lui-même, sans qu'il lui soit possible de s'inscrire dans une activité globale. L'inexpérience des étudiants, les lenteurs de l'adminisrtation font que beaucoup de travail s'accomplit vainement.

On vogue sans boussole, mais peu importe, pourvu que le voyage (sic) se fasse. La validité du diplôme (papier) universitaire étant rejeté, l'acquisition de connaissances, chez les étudiants, devient inimportante. Quelques rares professeurs se sont adaptés, en tentant une désacralisation de leur savoir ; il s'agit, pour eux, de se placer sur une longueur d'ondes similaire à celle des étudiants. La tactique ne réussit pas toujours, ce qui donne des cours inconsistants, à matières disparates.

Cette utopie bienfaisante ne semble pas vouloir se dissiper. Sous le commode prétexte de la liberté, on excuse l'indiscipline. Aussi longtemps que durera cette politique particulière, l'Université du Québec aura du mal à s'affirmer, ne reposant pas sur des bases concrètes et cernables.

## LE REJET DU PASSÉ

L'expérience est bonne conseillère. On aura beau présenter d'innombrables et douloureuses thèses sur la passivité du Québec d'hier, reste que le passé peut fournir des leçons profitables. Encore faut-il fouiller ce passé. Et où orienter ces recherches, en dehors de la littérature ?

A l'Université du Québec, dans la perspective modulaire, il est de mise de rejeter toute forme de cours magistral et également, tout cours de littérature qui n'est pas directement orienté vers la communication sociale. Nous posons trois objections majeures, à savoir :

a) Nous croyons encore en la validité du cours traditionnel, style conférence. Il est évident qu'un professeur qui poursuit une recherche personnelle dans une discipline donnée, puisse apporter une matière profitable à un groupe d'étudiants.

b) Sans rejeter totalement la forme de cours dite de participation, il se révèle que celle-ci est très souvent le prétexte à un tâtonnement généralisé. Chacun y apportant son grain

de sel, il s'ensuit, une fois de plus, un manque de discipline intellectuelle qui est le principe moteur de toute recherche sérieuse.

c) La littérature et la communication sociale sont deux sciences bien différentes, quoiqu'elles aient certaines affinités. Vouloir faire de la communication avec de la littérature ou vice-versa n'est pas chose facile. Il s'agirait peut-être d'aborder ces disciplines en tenant compte de leurs caractéristiques communes, de façon à parvenir à l'acquisition d'un esprit littéro-communicatif qui serait le résultat d'un fondement spirituel des deux matières. Ceci, aucun cours ne peut le donner ; c'est à chacun des étudiants à le faire.

On a tenté l'année dernière, une expérience de cours de « littérature appliquée », cours qui devait permettre l'élaboration d'un programme de cours adapté à l'optique de chaque module. L'entreprise s'est révélée vaine ; au départ, aucun module ne pouvant se définir, il lui était bien difficile d'élaborer un programme conforme à ses besoins. La réflexion a été reportée à plus tard.

Un fait demeure : les étudiants ont une confiance aveugle en l'avenir ; on ne se gêne aucunement pour tout jeter par terre, sans se préoccuper de la moindre solution de rechange. Semble-t-il, ce n'est pas important. L'affranchissement collectif, qui est l'étape normale suivant la contestation, se dessine au Québec ; de quelle façon son université pourra-t-elle l'assumer ?

## SE SERVIR DES INSTITUTIONS ÉTABLIES

Le Québec ne foisonne pas particulièrement en organismes de communication sociale :

- L'office National du Film, l'Office du Film du Québec, plus quelques compagnies privées, pour le cinéma ;
- Radio-Canada, Radio-Québec, Multi-Média, Radio Mutuelle, pour la radio ;

– La Presse, le Devoir, le Soleil, plus quelques journaux régionaux pour l'écriture ;

– Les Polyvalentes, CEGEPs, Universités et quelques centres culturels pour l'éducation et l'animation.

Fatalement, ce sont ces institutions qui accueilleront (sic) les étudiants actuels de l'Université du Québec, que ceux-ci soient Informateurs, Animateurs, Recherchistes ou Educateurs Culturels. Cependant, ces étudiants s'obstinent à se leurrer dans la création de toute une série de réseaux parallèles de travail et de diffusion. Pour le moment, c'est un moindre mal, puisque l'université fournit les capitaux pour l'élaboration de ces projets et disons-le, ces entreprises restent encore des initiatives "étudiantes", donc sans trop de conséquences.

On se réserve de sérieuses désillusions, car quand viendra le temps d'aborder le marché du travail, les étudiants de l'Université du Québec, comme les autres, devront s'inscrire dans le système ou ne pas s'inscrire du tout. A cela, on ne pense pas beaucoup ; pour le moment, le prêt-bourse assure la survivance et c'est ce qui importe.

Un fait parmi d'autres : en 1970, un étudiant a suggéré la venue de Jean-Pierre Lefebvre, comme conférencier dans le cadre d'un séminaire-critique. La proposition a été rejetée presque à l'unanimité. Rappelons que jusqu'à tout récemment, Jean-Pierre Lefebvre était directeur du studio "Premières Oeuvres" à l'Office National du Film. A l'Université du Québec, une centaine d'étudiants ont choisi le médium cinéma et dans deux ou trois ans, ils auront à travailler dans une activité cinématographique. Et à l'O.N.F., principal employeur de cinéastes au Québec, le studio "Premières–Oeuvres" est la porte d'entrée des aspirants. Mais ce n'est pas important.

## LA VOIX DU PEUPLE

Les Universités de Montréal, McGill et Laval étaient (le sont-elles encore . . . ?) considérées comme des institutions au service de l'élite. En 1965, le Rapport Parent recommandait

la création d'une université populaire qui serait apte à accueillir la moisson d'étudiants, découlant de la formation des CEGEPs : l'Université du Québec était née. Issue directement du peuple, l'Université du Québec veut y retourner. C'est l'ère de la "prise en mains" de nos destinées ; l'université devient colonisatrice et missionnaire, s'appliquant à donner une voix au peuple québécois, avant le grand divorce de l'indépendance.

Ainsi, on va au plus pressé, en optant pour les minorités auxquelles on offre la possibilité d'expression : la majorité des projets modulaires touchent divers paliers négligés de la société québécoise : animation dans un poste de télévision de l'Abitibi, documentaire sur une école libre de Montréal, mise sur pied de spectacles populaires, documentaire sur le poète Raoul Duguay (poésie continuelle), etc...

L'exécution de tels projets est certes louable, mais nous croyons qu'ils risquent, à long terme, d'identifier l'Université du Québec comme une formation exclusivement vouée à l'« underground »(*). Bien sûr, nous croyons en la prise de possession du pays (entité ethnique), mais le Québec a déjà une voix. Qu'elle soit fausse ne change rien à l'affaire. Et plutôt que de détruire cette voix pour en instaurer une nouvelle, il s'agirait peut-être de se servir de la réalité existante, tout en modifiant sa représentativité... Le Québec a existé avant l'Université du Québec...

## ...QUI GRANDIT

Somme toute, l'entreprise est positive ; l'Université du Québec a déjà démontré qu'elle jouait un rôle. Mais elle est jeune et elle ne peut manquer d'être soumise aux inconvénients de sa jeunesse : tâtonnement, insécurité, éclectisme... Beaucoup de modifications internes ont été effectuées et sans doute en reste-t-il encore à faire. On dit que de la somme de

(*) Notons que dans la perspective modulaire, le cinéma de fiction n'a pas de place. Toute activité cinématographique doit être documentaire.

nos erreurs naît l'expérience ; l'Université du Québec est encore inexpérimentée.

Deux années d'existence complétées, beaucoup de remises en question à l'occasion de colloques nombreux et bruyants ; la nouvelle université prend forme. Jusqu'à quand se poursuivra sa condition foetale ? Bientôt, l'Université du Québec aura des comptes à rendre : en 1972, ses finissants entreront sur le marché du travail : de quelle façon seront-ils accueillis . . . ?

GILBERT LANGLOIS